

Du pour tous au pas-tout, mais du pas-tout à quel pour tous ?

dans la tête. Mais c'est simplement une réponse à notre difficulté d'aujourd'hui - et là-dessus l'enseignement de Lacan dans ce séminaire précisément, est peut-être particulièrement vif et intéressant - celle de ne pas éviter de penser non seulement l'articulation entre individuel et collectif - cela, c'est relativement simple à penser puisque c'est déjà dans Freud et que c'est repris par Lacan, c'est, par exemple, le sens de sa formule : « L'inconscient c'est le social » - mais surtout que, dans son émergence même, la réalité psychique est étroitement liée à l'existence du lien social.

119

Je partirai donc dans cet éclaircissement du séminaire Encore avec ma préoccupation de la question du social qui n'était, comme vous l'avez entendu ce matin, pas du tout étrangère à l'exposé de Roland Chemama via le Brésil pas plus qu'à celui de Jean-Jacques Tyszler lorsqu'il terminait par cette évocation du Bund. Une autre ponctuation à laquelle je me rattache, ce sont les journées qui ont été organisées samedi dernier à Paris pour interroger ce que c'était que le symbolique, cela sous la houlette de Gérard Pommier et Jean-Paul Hiltenbrand à la Fondation Européenne pour la Psychanalyse. J'y avais eu la charge de lire le livre de M. Tarot consacré à *l'Invention du symbolique, de Durkheim à Marcel Mauss*, comment ce dernier fait émerger la dimension du Symbolique. En lisant cet ouvrage, il m'était venu une formule que je vous livre parce qu'elle continue à me travailler, c'est qu'au fond, la réalité psychique, ce n'était peut-être rien d'autre que le prix payé au lien social. C'est une formule qui m'est tombée

***L'idée
que j'ai der-
rière la tête
est de savoir
si ce lien
social est
désigné par
Lacan dans
ses formules
de la sexua-
tion.***

Il y a dans la revue *La Recherche* de ce mois un article assez étonnant de quelqu'un qui raconte comment on a fait des études sur le nombre d'heures moyen que les humains passent dans leur vie à la conversation. Il a été constaté que ce temps moyen est équivalent à celui que les singes les plus évolués passent à l'épouillage. Il y a de ce fait une hypothèse qui dit que nous causons là où ils s'épouillent. Causer aurait d'ailleurs le mérite, conséquent, de pouvoir se faire à plusieurs contrairement à épouiller qui ne peut se faire qu'au un par un. Dire qu'il n'est pas possible de concevoir la réalité psychique hors lien social, c'est tirer conséquence de ce qu'un groupe, comme on dit, ou un ensemble de personnes n'est jamais équivalent à la somme des individus qui le constituent. Il y a quelque chose en plus qui naît de l'ensemble, du groupe, du collectif.

L'idée que j'ai derrière la tête est de savoir si ce lien social est désigné par Lacan dans ses formules de la sexuation. Est-ce qu'on peut lire ainsi ces fameuses formules ? De plus, est-ce qu'avec ces deux volets du schéma - hommes-femmes - il ne

nous serait pas dit quelque chose de la possibilité d'un lien social qui ne soit pas celui organisé autour du patriarcat ? C'est-à-dire autour de la partie gauche. Je vais développer un peu cela.

Dans le séminaire Encore, il est un endroit où Lacan dit, ce qui n'est pas rien : « En fin de compte, il n'y a que ça, le lien social. Je le désigne du terme de discours » Il reprendra, par ailleurs, la fameuse évocation du pas-tout comme vous le savez, il dit à ce moment-là : « Cette affaire du rapport sexuel, c'est à la page 54 du séminaire Encore, s'il y a un point d'où ça pourrait s'éclairer c'est justement du côté des dames pour autant que c'est de l'élaboration du pas-tout qu'il s'agit de frayer la voie. »

Qu'est-ce que ça veut dire ce « pas-tout dont il s'agit de frayer la voie » ? Il me semble qu'il y a une lecture un peu simpliste qui peut être faite de ce qu'est le pas-tout. Une lecture d'économie faible, pourrait-on dire. C'est celle qui penserait ou qui nous permettrait de penser qu'avec le schéma de la sexuaction, on serait relativement tranquille puisque voilà écrit qu'il n'y a pas de rapport sexuel et que dans le même mouvement forcément, ça autorise aussi bien l'homme que la femme - même si celle-ci aurait la tâche un peu plus difficile puisqu'elle ne peut se compter qu'au une par une - à s'énoncer. Cela autoriserait chacun des deux « sexes » à s'énoncer pour autant que soit reconnu le rapport différent au signifiant phallique. Cette lecture me semble être une lecture d'économie faible car elle fait justement l'impasse sur ce à quoi nous sommes amenés, je pense, à devoir penser dans la poursuite de l'enseignement de Lacan. En effet, de deux choses l'une : soit je fais du phallus un déterminant incontournable qui fixe la façon dont une femme s'inscrit dans la parole tout en reconnaissant qu'elle ne s'y inscrit pas-tout ; soit je fais du phallus un déterminant incontournable pour borner et donc seulement ouvrir le champ dans lequel une femme s'inscrit via la parole et je fais de la catégorie du pas-tout le moyen grâce auquel ce champ peut être arpenté, encore que ce mot lui-même fait déjà référence au phallique. Comme on l'évoquait déjà tout à l'heure, il est justement difficile de se départir de la jouissance phallique pour parler.

Lire les choses comme ça, c'est-à-dire ou bien le pas-tout, c'est seulement ce qui échappe ou au contraire, la position du pas-tout est une manière qui nous oblige d'élaborer autrement. Ce sont deux lectures très différentes. Il y a une

pièce de théâtre que vous connaissez sûrement, qui est de Nathalie Sarraute, qui s'appelle *Pour un oui pour un non* et dont je vous recommande vivement la lecture, et pourquoi pas, avec la grille d'interprétation suivante : échange entre un homme tout phallique et un homme pas-tout phallique ou comment, à partir de là, ça n'arrête pas de causer. C'est là ce que propose cet écrivain remarquable - je dirais cette grande écrivain de la réalité psychique, bien qu'elle ne théorise jamais, justement parce qu'elle ne fait jamais de psychologie, mais qu'elle décrit avec une très grande finesse les processus en jeu.

Tout cette pièce de théâtre tourne autour d'une petite histoire très simple, puisque ce sont deux hommes qui sont en conflit depuis un petit temps. Ils sont en froid, disons. Ils finissent par essayer de se parler un peu. Il y en a un qui demande à l'autre : « Mais enfin écoute, en fin de compte, qu'est ce que tu me reproches ? » Le mec pas-tout-phallique - moi je l'ai vu dans la version où c'est Trintignant qui joue le rôle de l'homme tout-phallique et celui qui est pas-tout phallique, c'est Dussolier - répond, enfin ça prend du temps tout ça, « Ecoute un jour je t'ai dit que j'avais fait je ne sais plus quelle chose et tu m'as dit : "C'est bien ça !" L'autre lui répond : « Ben alors, qu'est ce qu'il y a. Ce n'est pas bien de dire : c'est bien, ça ! » « Non, non, tu m'as dit "C'est bien,... ça !" avec un petit espace entre les deux qui indique tout le mépris avec lequel tu considérais la chose que je faisais. » Toute la pièce tourne sans arrêt autour du développement de cette toute petite formule qui indique bien et le malentendu et le fait que l'un parle d'un lieu d'où il y va obturer d'où vient sa parole et l'autre en revanche essaye de donner sa place à l'indicible.

Ceci n'est qu'un exemple pour dire que ces deux conceptions du pas-tout, l'une qui échappe ou l'autre qui, au contraire, pousse à essayer d'élaborer, n'ont pas les mêmes conséquences, et ceci ne vise évidemment pas que le rapport entre hommes et femmes, bien sûr.

J'avais à ce même propos un bout de rêve d'une patiente analyste rapporté par Monique David-Ménard que je trouve aussi très explicite sur cette même question. « Louise est une analyste confirmée. Elle a de la renommée, une vie agréable et néanmoins, comme beaucoup, des problèmes conjugaux. Après une discussion particulièrement âpre avec son mari et après un appel téléphonique d'une amie qui habite une

ville éprouvée récemment par une inondation catastrophique elle fait le rêve suivant. Tout est emporté par une débâcle, les meubles, le piano, les bibelots, les personnes. Elle-même dérive dans une eau dangereuse lorsqu'elle avise un engin de construction quelque chose comme un échafaudage ou une grue auquel elle s'agrippe d'abord. Petit à petit elle s'essaye à s'accrocher moins fort au dit engin et finalement elle parvient à le lâcher et à retrouver une stabilité. L'analyste, qui l'écoute car elle est allée, comme on dit, refaire une tranche, lui parle de cet engin comme d'un repère phallique qui lui permettrait de ne pas se noyer. Elle sort déçue et dépitée de cette grille interprétative tout faite qui lui paraît manquer l'importance de ce rêve qui lui a fait du bien. Le moment décisif du rêve c'était ce tâtonnement, ces essais d'abord timides pour lâcher progressivement l'échafaudage qui lui font retrouver son assise au sein même de la débâcle. Loin qu'il convienne de se précipiter sur des jeux signifiants concernant l'engin et la grue, la grammaire du rêve s'organise autour de cet objet de construction qui peut servir d'appui provisoire à la condition qu'on prenne le risque de le lâcher. »

Vous voyez comment d'un côté soit on s'arrête à l'interprétation toute-phallique et on dit que le pas-tout, c'est ce qui est au-delà ; soit on dit qu'à partir de ce pas-tout, commence justement un autre trajet qui pourra peut-être trouver une consistance d'un autre ordre. C'est à mon sens justement tout l'enjeu.

Que pouvons-nous tirer de telles considérations qui visent l'individuel pour le collectif et le lien social ?

Il me semble évident que le glas ou le déclin du patriarcat, je dis bien du patriarcat et non de la fonction paternelle, autrement dit de l'organisation hiérarchique qui se soutient de la tradition et qui se pérennise de cette façon, signe la fin d'un monde organisé côté gauche avec un universel pour tous, corrélé à la position de l'exception c'est-à-dire à la place du chef, du père, de l'au-moins-un etc... La question qui se pose, est celle de savoir si, aujourd'hui, via ce déclin du patriarcat, il s'agit pour autant, d'assister d'emblée et d'office, au délitement du lien social, comme on l'entend souvent dire. Ou bien s'il s'agit du délitement du lien social spécifique au patriarcat ? Mais alors comment faire lien social hors patriarcat, si tant est que ce soit possible ? Telle est précisément la question.

Un point, que j'ai déjà développé mais que je reprend rapidement, me semble ici capital et je l'ai repris tout simplement ; il faudrait réécrire les formules de la sexualité en lisant l'évolution du social, non pas comme je l'ai fait dans *Un monde sans limite*, comme un passage du côté gauche au côté droit mais bien plutôt faire remarquer que l'on passerait d'un côté où il y aurait en numérateur le côté gauche et en dénominateur le côté droit à un lien social où ce serait le côté droit qui serait en numérateur et en dénominateur le côté gauche.

Je veux dire par là qu'il ne s'agit pas de passer d'un lien social où il y a la hiérarchie, donc l'au-moins-un et le pour tous à un lien où il n'y aurait plus d'exception et que, du coup, on serait d'office dans le pas-tout. Vous voyez, ce que j'essaie par là d'éviter, c'est de désolidariser les deux côtés du schéma. Que serait un lien social qui, contrairement au patriarcat qui mettait en avant-plan le fonctionnement hiérarchique et laissait les femmes dans le silence de leur fonctionnement hors-vie politique, que serait un lien social qui consentirait à mettre le côté droit en numérateur et donc, sans se désolidariser du côté gauche, mettre néanmoins ce dernier en dénominateur, en arrière-plan ?

C'est quelque chose que j'avais aussi envie de relancer à Roland Chemama, tout à l'heure, cette distinction... On en serait là aujourd'hui ; alors qu'auparavant, on mettait le côté gauche en numérateur et le fonctionnement côté féminin, plutôt en dénominateur. Un tel lien social est-il possible et à quelles conditions ? J'insiste sur le fait qu'il ne peut y avoir de désolidarisation, donc qu'il n'est pas question de passer à une société toute pas phallique. Il ne s'agit pas de confondre le pas-tout phallique avec le tout pas phallique.

Il y a là-dessus une formule de Lacan que je trouve tout à fait intéressante ; elle a été publiée dans la conclusion aux journées sur l'enfance aliénée qu'avait organisées Maud Mannoni ; il y dit ceci : « Il s'agit de situer les problèmes d'aujourd'hui et de saisir la référence d'où nous pouvons les traiter sans nous-mêmes rester pris dans un certain leurre et pour cela de rendre compte de la distance où gît la corrélation dont nous sommes nous-mêmes prisonniers. Le facteur dont il s'agit est le problème le plus brûlant à notre époque en tant que la première est là à ressentir la remise en question de toute les structures sociales par le progrès de la science.

Ce à quoi pas seulement dans notre domaine à nous psychiatres, mais aussi loin que s'étendra notre univers, nous allons avoir affaire et toujours de façon plus pressente : à la ségrégation. Les hommes s'engagent dans un temps qu'on appelle planétaire où ils s'informeront de ce quelque chose qui surgit de la destruction d'un ancien ordre social que je symboliserai par *l'empire* (c'est moi qui souligne). Tel que son ombre s'est longtemps encore profilée dans une grande civilisation. Pour que s'y substitue quelque chose de bien autre et qui n'a pas du tout le même sens *les impérialismes* dont la question est la suivante : comment faire pour que des masses humaines vouées au même espace non pas seulement géographique mais à vocation familiale demeurent séparées ? »

Nous sommes tout à fait dans la question qui était reprise tout à l'heure par Jean-Jacques Tyszler. Soit celle de trouver un lien social qui serait non plus celui de l'empire, celui du patriarcat, je pense que c'est une manière de le dire différente mais qui correspond à ce que nous désignons, mais alors, le risque évidemment est qu'il n'y ait plus de lien social et ce seront chaque fois les impérialismes qui viendront fonctionner les uns contre les autres et induire la ségrégation généralisée. Pouvons-nous penser un lien social différent qui échapperait à cette dérive ?

Avec une telle référence, celle de la solidarité irréductible des deux parties du schéma, je reviendrai plutôt aux potentialités qu'offre la référence au pas-tout. Que serait la différence entre un lien social organisé autour de l'exception et un lien social non pas sans exception mais avec celle-ci hors centre, hors seule référence unique et constante mais néanmoins reconnue comme norme ? Peut-on penser un lien social où il n'y a plus la hiérarchie qui organise tout mais où pour autant la différence de places continue de fonctionner ? Ceci peut-être permettrait de découvrir des chemins qui jusqu'ici sont restés silencieux pour ne pas dire même muets.

J'ai repris aussi un bout d'intervention de quelqu'un qui s'appelle Pierre Bruno, qui, lors de sa venue à une journée de la Fondation Européenne avait dit ceci : « A la différence des communautés masculines qui sont vouées à la dégradation du lien qui les constitue, les deux modèles freudiens de l'armée et de l'église sont visés ici, mais pas eux seuls, une communauté dans laquelle le choix féminin commanderait

l'éros du lien pourrait ouvrir d'autres perspectives à peine encore envisagées. »

Je ne vais pas savoir aller beaucoup plus loin aujourd'hui que de poser cette question, j'espère avec suffisamment de pertinence, parce que j'avoue que je suis très démuni face à cette difficulté, sauf à situer très clairement qu'il ne faut pas confondre déclin du patriarcat avec suppression de la différence des places, confusion qui est habituellement entretenue puisque cela équivaut à la confusion entre passage vers un pas-tout phallique et passage vers un tout pas phallique.

Mais je voudrais quand même aussi questionner ce que j'ai l'impression de trop souvent entendre dans nos milieux et pour lesquels on utilise peut-être abusivement Lacan, à savoir de dire que la révolution n'est jamais qu'un retour au même. Je crois qu'on entend ça souvent dans nos milieux. Je ne sais pas si ce que je vais vous dire là tient au fait que je suis belge, quelqu'un m'a fait cette remarque et je trouve qu'elle est pertinente puisque comme vous le savez sans doute, la révolution belge s'est faite presque sans effusion de sang, en tout cas sans les affres de la Terreur et a pourtant amené la modification radicale du régime, puisqu'en 1830, nous nous sommes libérés de la tutelle des Pays-Bas - et du même coup de quelques autres auparavant, - pour devenir une monarchie constitutionnelle, le royaume de Belgique. Peut-être cela me détermine-t-il dans l'intérêt que je porte à la révolution qui ne revient pas tout à fait au même, mais je voudrais ici simplement vous faire part de quelque chose qui m'a éminemment interpellé et cela, à l'occasion d'un film de Maria de Medeiros, consacré à la révolution des oeilletons au Portugal.

Je ne sais pas si vous connaissez ce morceau d'histoire relativement récent d'ailleurs, puisqu'il date d'avril 1974. Je le connaissais moi-même très mal et j'ai été extrêmement intéressé par ce film qui, paraît-il, respecte relativement bien la vérité historique. C'est un film qui a pour titre *Capitaines d'avril* et qui raconte la journée pendant laquelle ces fameux capitaines ont pris le pouvoir et ont ainsi fait basculer le pays de la dictature de Salazar vers la démocratie. C'était une révolution fomentée par des capitaines et non pas des généraux parce que ces derniers participaient au pouvoir en place et en même temps étaient engagés dans la présence portugaise dans les colonies comme l'Angola ou

le Mozambique. Cette situation était d'ailleurs l'une des raisons du mécontentement populaire parce que la majorité des hommes au Portugal étaient obligés non seulement de faire leur service militaire mais en plus d'aller asseoir la souveraineté dans les colonies et d'y passer une grande partie de leur existence. Cela faisait déjà quelques temps que plusieurs généraux avaient contesté cette politique et particulièrement l'un d'entre eux, un certain général Spinolla, qui avait même écrit un ouvrage pour montrer la vanité de la poursuite de cette occupation coloniale.

Ne restaient donc à Lisbonne que quelques capitaines, et ce sont eux qui, casernés autour de Lisbonne ont marché ce jour d'avril 1974, sur la capitale et sont arrivés avec relativement peu de moyens, et surtout aucune effusion de sang dont ils seraient responsables, à renverser le régime en place et à installer la démocratie parlementaire qui est celle du Portugal aujourd'hui.

Il y a dans ce film deux séquences d'échange de regards qui sont absolument paradigmatiques de notre problématique. L'une qui résume très bien la révolution comme retour au même et l'autre la révolution qui ouvre à autre chose. C'est en tout cas comme cela que je lis ces séquences. Le premier échange de regard, c'est le moment où celui qui était, je crois Otelo de Carvalho, le capitaine qui dirigeait la rébellion et qui était entré avec ses tanks dans Lisbonne. Une fois arrivé à la célèbre place du commerce, il prend en point de mire le ministère de l'intérieur. Et, à ce moment-là, ce qui reste de l'armée régulière et en principe soumise au régime en place, est envoyée à l'encontre des rebelles. La scène reprend l'affrontement visuel entre ce dit capitaine et l'officier supérieur qui commande les troupes régulières et qui ordonne d'ouvrir le feu sur les mutins. Il s'en suit que les soldats qui ont reçu cet ordre non seulement désobéissent, refusent de faire feu, mais surtout changent de bord et passent du côté des capitaines. Nous avons là le moment toujours fascinant d'ailleurs de tous nos espoirs révolutionnaires où le régime se renverse et où au travers de cet échange de regard, c'est toute la bascule qui s'opère.

La prise de pouvoir suit alors son cours. Et à cause de ce renversement, le pouvoir en place se retrouve quasi sans armes, c'est le cas de le dire. Il s'en suit alors une confrontation

autour du bâtiment qu'occupait Caetano, le président du Conseil. Ce sera l'occasion d'un second échange de regards. Le président du conseil refuse de négocier avec quelqu'un qui n'est qu'un capitaine. L'affrontement est à son comble et Caetano exige de négocier avec un gradé supérieur, au moins un général. Il y a ce moment-là, ce qui est très bien rendu par le jeu de l'acteur, une hésitation chez le capitaine Otelo de Carvalho qui va devoir céder le pouvoir à quelqu'un, en l'occurrence au général Spinola, dont il n'est pas certain à l'avance qu'il va défendre les mêmes objectifs que le mouvement qu'il représente. Je vous laisse réfléchir aux enjeux de ce moment capital si tant est qu'un autre lien social pourrait en émerger, c'est-à-dire un lien social qui ne soit pas purement et simplement organisé sur le modèle de la hiérarchie traditionnelle via la place de l'exception, seule à garantir le "pour tous", mais en revanche de consentir à ce que la place du pouvoir soit occupée par quelqu'un dont, en fin de compte, on n'est jamais sûr à l'avance qu'il va aller dans le sens que l'on veut mais à qui on va laisser le champ libre pour qu'il puisse s'y engager subjectivement. Je ne sais pas si j'arrive à vous rendre l'importance de cette affaire mais je trouve que paradoxalement, elle fait écho à une position analogue, qui est celle aujourd'hui de la mère d'un enfant, lorsqu'elle doit consentir - ou non - à ce que ce soit un autre, la plupart du temps le père mais enfin peu importe, qui vienne occuper la place de référence et prescrire quelque de différent de ce qu'elle aurait voulu, qui la contredit même éventuellement, moment donc où elle doit lâcher la place du pouvoir au profit de quelqu'un d'autre. Je ne sais pas si ceci vous parle, mais personnellement, je vous avoue que ça m'a semblé être un exemple, sur ce qui pourrait presque s'appeler une ascèse qui devrait être en jeu dans nos fonctionnements démocratiques d'aujourd'hui qui permettrait en tout cas de ne pas confondre la différence de place occupée de manière permanente jusqu'à ce que mort s'en suive ou jusqu'à ce que quelqu'un d'autre occupe la place d'exception avec ce qui pourrait émerger comme lien social lorsque le pas-tout se trouve non seulement reconnu comme ce qui échappe au tout, mais comme véritablement ce qui organise autrement le lien social.

Voilà les quelques réflexions sur lesquelles je vous laisse. Je vous remercie de votre attention.